تاريخ الإرسال: 2012/10/29 - تاريخ القبول للنشر: 2012/11/20 تاريخ النشر: 2012/12/24

Remarques sur la traduction arabe de Yasmina Khadra.

A quoi rêvent les loups¹, traduit par Amine Zaoui².

Boukhal Miloud
Université de Djelfa

Introduction :

Le texte littéraire traduit est normalement considéré comme un texte littéraire à part entière, pour la simple raison qu'il remplace le texte d'origine dans une aire culturelle et linguistique dont il ne fait pas partie. Il joue alors le même rôle que lui, il fait texte. Mais ce statut lui est confisqué par des gens qui sous-estiment la traduction.

Si l'on prend le roman algérien de langue française, et particulièrement les romans de Khadra, surtout ceux qui traitent du terrorisme religieux en Algérie. Quand ils sont traduits par un algérien. Ils parlent de l'Algérie qui souffre et font parler des algériens qui s'expriment en arabe, alors la tâche du traducteur est de restituer ce langage supposé en arabe, parce que l'auteur parle l'arabe même s'il s'exprime en français. Cela peut paraître un peu étrange, comment un livre écrit en français peut-il être dit qu'il parle l'arabe ? dans toute création littéraire l'auteur pense dans sa langue et fait noircir des pages blanches par un flux de mots et de phrases issus de sa propre relation avec sa langue mère et de sa culture et de son rapport avec sa société. Mais qu'en est-il pour un écrivain arabe qui écrit en français ? pense-t-il en arabe puis rédige-t-il en français ?

Nous pensons que tout écrivain algérien qui a vécu en Algérie, et qui a appris l'arabe dialectal, ne peut penser qu'en cette langue. Même s'il est francophone et francographe d'un niveau excellent. ici réside tout le problème de l'identité

littéraire des écrivains algériens de langue française.

Le traducteur a donc une besogne facile et difficile en même temps : facile parce que l'auteur ne lui est pas étranger, il suffit qu'il fasse parler les personnages comme s'ils dialoguaient en arabe. Difficile par contre, car le choix des mots et des tournures utilisés dans le texte d'origine et le registre de la langue de chaque protagoniste doit être restitué au plus fidèle degré. Le traducteur est donc ici un médiateur culturel de genre à part, il voyage non entre deux cultures différentes pour affiner les bords et faciliter le contact, mais au sein de la même culture qui se manifeste de deux façons très différentes, il est garant du retour du texte d'origine à l'espace culturel dont il est issu par le truchement d'une traduction qui n'est pas assimilatrice mais restituante.

1- L'auteur :

Mohamed Mouleshoul alias Yasmina Khadra, officier supérieur de l'armée nationale algérienne, est devenu l'un des plus célèbres auteurs d'expression française dans l'Algérie de l'après-indépendance. Écrivant dans un premier temps avec son vrai nom, il a choisi, après, par souci d'anonymat, de se forger un pseudonyme. Il a choisi alors un nom féminin, qui est l'amalgame tordu du nom de sa femme. Cet anonymat était alimenté par la peur d'écrire sur la tragédie qui frappait son pays alors qu'il était commandant dans l'armée, il avait peur de ses supérieurs et il redoutait qu'on dise que ses écrits n'étaient pas le fruit de son imagination mais de vraies histoires vécues. Et c'est malheureusement ce qui se passait lorsqu'il démissionna de l'armée en 2000 et se rendit en France, alors que le débat : qui tue qui ? faisait rage. On l'accusa d'être à la solde des généraux. Parce qu'on ne pouvait pas concevoir qu'un vulgaire militaire quel que fut son grade puisse écrire d'une telle réalité et avoir un style si subtil et fort. Dans son livre magnifique, *L'imposture des mots*, il raconte sa traversée du désert, son périple, lui et sa famille, de l'Algérie en France, via le Mexique. Il ne voulait qu'une chose être reconnu comme écrivain et non comme militaire, même si les deux faisait la paire.

Il a eu la reconnaissance mondiale d'être un écrivain de premier plan. Ses œuvres sont traduites aujourd'hui dans plusieurs langues. Mais si étrange que cela parait, l'arabe n'était pas la première langue. Et cela pour de multiples raisons :

La traduction arabe est toujours rester la dernière, on sait tous aujourd'hui qu'un pays comme l'Espagne traduit en un an plus que tous les états arabes réunis. Une autre raison fait que c'était toujours les arabes du Machreq (l'orient) qui traduisait la littérature algérienne d'expression française. C'est pour cela qu'on a salué la parution d'une traduction algérienne du roman : A quoi rêvent les loups.

2- Le roman :

A quoi rêvent les loups est un roman noir écrit sur le style des romans policiers dans lesquels l'auteur s'était déjà distingué avec le commissaire Llob. Il parle de l'espoir dans l'Algérie des années quatre-vingt-dix. Il met en scène un jeune algérois broyé par la misère et bercé par l'espoir, jeune, beau et plein d'ambition, il se voyait acteur célèbre. Il finit par travailler comme chauffeur privé chez une famille riche de la haute sphère d'Alger. Il réalise alors que tout le talent du monde, que toute la beauté du corps, n'a d'influence chez les gens riches, si tu es pauvre et issue d'une famille pauvre, tu n'es rien et tu resteras rien. Ce constat infligea du mal à notre jeune héro qui s'appelait Nafa Walid. Il était blessé au plus profond de son amour propre.

Il réalisa avec amertume que le conflit des classes existait bel et bien, qu'il y avait des clivages infranchissables entre des gens qui vivent sur le même sol. Le travail chez les Raja n'allait pas pour amortir l'atterrissage. Il devait satisfaire les besoins sordides du fils du patron, junior, qui était toujours accompagné par son garde du corps, l'ancien champion de boxe, Hamid. Peu à peu, le scintillement du luxe se dissipa, et il vit que les liens entre les membres de sa famille malgré pauvre étaient plus solides que les liens unissant la famille Raja. Que la soupe orpheline sur leur table estropiée, avait plus de goût que la viande grillée chez son patron.

Le patron qui avait mis sa propre mère dans une maison de retraite, attendant qu'elle meurt. Et qu'il trompait sa femme avec sa propre sœur. La fille du patron qui se croyait surhumaine et qui fréquentait les endroits les plus chics et les plus dépravés d'Alger. Qui s'offrait à lui par vengeance pour son amoureux.

Ne pouvant plus supporter ce rythme infernal, Nafa déambulait comme un revenant, il exécutait les ordres machinalement tel un automate. Jusqu'au jour ou tout bascula, le fils du patron, junior avait apporter à sa villa une fille mineure

qui mourût peu après par overdose, jetant le tort sur son garde du corps Hamid, il le somma de se débarrasser du corps.

Hamid ordonna à Nafa de l'accompagner mais ce dernier refusa alors le boxeur se jeta sur lui le ruant de coups. Ils la transportèrent jusqu'à la forêt de Bainem. Où, Hamid lui défonça le crane avec une pierre, la rendant non identifiable. Ecœuré et choqué par cette mésaventure, Nafa rentra chez lui, et ne sortit plus de sa chambre.

Confiné depuis des semaines dans sa chambre refusant de manger ou de boire, Nafa entendit soudain l'appel pour la prière de l'aube, il sentit ses plaies se calmer et son âme s'apaiser, il se doucha et pris le chemin de la mosquée de son quartier, il fut reçu par les sourires et les hamdoullah. Il avait trouvé refuge. Il était chez lui. En même temps, en Algérie se passaient des événements qui allaient bouleverser l'ordre des choses. Le FIS recrutait dans le réservoir des jeunes désœuvrés pour construire son armé. Nafa se trouva privilégié est il est devenu de plus en plus important, travaillant comme un tueur à gages puis envoyé vers la montagne pour servir dans une Katiba, il devint par sa bravoure et son dévouement émir, il n'était alors plus le même, devenu un monstre assoiffé de sang et de vengeance, il extermina tout un village, n'épargnant ni femmes ni enfants ni vieillards. Fâchés de sa conduite trop tape à l'œil ses supérieurs le condamnèrent à mort, il du quitter la montagne pour la ville où il fut coincé avec ses acolytes par les forces anti-terroristes dans un bâtiment, mourant un par un, l'auteur nous laisse dans une fin ouverte.

3- La critique :

Le roman est écrit dans une la langue parlée surtout pour les dialogues. Son style est très percutant, il est plausible parce qu'il dépeint une réalité affreuse et effrayante. Le terrorisme religieux qui engloutissait le peuple algérien. Et les jeunes et même les vieux qui s'enroulaient l'un par conviction suggérée, l'autre par colère contre les forces de l'ordre qui raflait les gens sans distinction, et un autre à cause de la misère et de la sensation de n'être rien et d'être bon pour rien dans la vie des politiciens qui s'enrichissaient alors que le peuple devenait de plus en plus pauvre.

L'auteur nous emmène dans un cheminement descendant, en décrivant un jeune

qui sombre dans le gouffre des massacres et des tueries. Avec son style tranchant et ses tournures merveilleusement travaillées. Son appel aux expressions idiomatiques issues de la langue parlée voire vulgaire rend bien compte du contexte culturel et social des personnages.

4- Le traducteur :

Amine Zaoui avant d'être traducteur est un écrivain prolifique qui écrit tant en arabe qu'en français. Il dit : « la langue est mon métier. L'écriture est une action charnelle. Nous n'atteignons pas l'universel en quittant notre particularité, mais plutôt en faisant d'elle un procédé pour gagner les autres. »³

Chassé de son pays par les menaces des terroristes, persécuté par les nouveaux inquisiteurs qui ont brûlé ses romans tels des sacrilèges sataniques. Il prend alors le chemin de l'exil vers la France où en Normandie il se découvre une autre identité littéraire, il devient écrivain en français et il produit : *Fatwa* pour Shéhérazade (1997), *Sommeil du mimosa* (1998), *L'Empire de la peur* (1999), *La Soumission* (1998), *Sonate des loups* (1998) et *La Razzia* (2000). Pour ne citer que les œuvres des années 1990.

Les écrits de Amine Zaoui comme toute sa génération ont été teinté par une couleur écarlate tant sur le plan idéologique que sur le plan éthico-esthétique. Prônant la liberté d'expression, il s'aventure dans des histoire de sexe et d'inceste dévoilant la face cachée de la société, et avec le terrorisme et ce qu'on a du appeler *l'écriture de l'urgence*, Il a dénoncé le monstre qui venait de naître de cette *Algérie violée par ses rejets*.

Enseignant à l'université d'Oran puis directeur de la bibliothèque nationale à Alger, il multiplie les émissions culturelles qu'il anime et les articles qu'il publie dans les journaux nationaux et internationaux.

5- La traduction :

La traduction du roman : *A quoi rêvent les loups*, de Yasmina Khadra a été publié dans les éditions Dar El Gharb en 2002. Sous le titre de : *بم خلم الذئاب*. Le traducteur avait écrit une préface situant le texte dans l'œuvre personnelle de l'écrivain et dans l'espace littéraire algérien et francophone.

Nous insistons sur le fait que notre critique n'est pas personnelle, c'est-à-dire qu'elle ne vise pas la personne du traducteur, ce qui nous intéresse, c'est le

texte d'origine et le texte traduit. Le texte d'origine est, selon la typologie des textes instaurée par Katharina Reiss⁴, un texte à dominante expressive, et que la traduction doit restituer le même effet esthétique et d'être de la même forme que le texte d'origine. Mais voyons voir si la traduction a été au rendez-vous.

Quand on lit *بم خلم الذئب* pour la première fois on s'aperçoit, côté forme, de la médiocrité de l'édition ; les feuilles se détachent à chaque fois qu'on tourne une page, la qualité déplorable du papier et même la police de caractère dans laquelle le livre est imprimé gratte les yeux. Le traducteur n'a rien avoir avec ces formalités mais cela nuit quand même à sa traduction.

Côté fond, le lecteur arabe a, face à lui, un texte écrit dans une langue pour le moins dire simple qui touche à la banalité. Le traducteur n'a pas pu restituer le langage de Khadra qui est un mélange du niveau parlé et soutenu de la langue française, aussi dans les dialogues ou la langue devient plus familière voire vulgaire il s'est embourbé dans un marré de mots calqués sur le français. (أوتوغرافات، دويلور، البلكون). (ليبانون بار، الباترون، لاروب دوشومبر). Ce qui nous frappe, c'est que le traducteur écrit en français, il est quand même romancier. Il n'a pas pu comprendre de simples formules idiomatiques et de simples mots du français de tous les jours. (Les coups pour moi, le blé pour eux) dans une réplique de Hamid le boxeur, garde du corps du fils du patron, junior. Et notre traducteur de dire (اللکمات لي والقمیح لهم).

Les exemples de l'incapacité de la traduction à rendre l'effet de l'original sont nombreux, Khadra a écrit un texte dans un style des romans policiers qui a une forme narrative et dialogique spéciale que malheureusement la traduction n'a pas réussi à rendre avec fidélité. Si on lit le roman d'origine avant, nous ne lirons pas la traduction. Mais, si malheureusement, on ne connaît pas le français, la situation de la plupart du lectorat algérien, on a que cette traduction qui, vraiment nuit gravement à la notoriété du romancier chez ses lecteurs algériens et arabes.

Pour ne pas être accuser de s'acharner sur le traducteur, il convient quand même de dire que la traduction n'était pas exempte de passages où la langue arabe avait atteint un niveau d'expressivité qui égalait ou dépassait parfois l'original. Des traductions que l'on suppose déplacées étaient nécessaires à défaut d'en trouver d'autres, comme par exemple le mot : archange, dans la première phrase

du roman : « Pourquoi l'archange Gabriel n'a-t-il pas retenu mon bras lorsque je m'apprêtais à trancher la gorge de ce bébé brulant de fièvre. ». Si l'on cherche sa traduction dans les dictionnaires bilingues nous trouverons : رئيس الملائكة.

Il faut préciser que la hiérarchie céleste chrétienne diffère complètement de la hiérarchie céleste musulmane. Pour les musulmans Jibril est le plus grand des anges avec Mikhaïl, Israphil et L'anges de la mort. Mais pour les chrétiens les archanges se trouvent dans la troisième catégories, la hiérarchie céleste selon St Thomas d'Aquin⁵ classe les archanges dans la troisième catégorie. Cela signifie que la conception chrétienne et musulmane ne confie pas à Gabriel la même place.

Le traducteur devait transposer le mot dans son contexte religieux vu que le personnage était un terroriste islamiste. Mais s'il aurait écrit : جبريل. Le lecteur aurait pu le confondre avec un protagoniste du roman, car le mot est inscrit dans la première phrase. Nous pensons qu'il aurait pu résoudre le problème en ajoutant : عليه السلام. Le lecteur arabe aurait immédiatement su qu'il s'agit de l'ange. Aussi pour les passages où les personnages notamment les prêcheurs islamistes, le traducteur aurait du les traduire dans le discours islamique en utilisant les mots et les expressions habituelles à ce genre de discours.

Cela nous pousse plus loin dans notre analyse. Nous avons remarqué que Yasmina Khadra utilisait dans son roman les mots et les expressions qui touche à la religion d'un point de vue chrétien, comme s'il adressait son roman au français et aux francophones. Le tache du traducteur était de garantir le retour du texte à son espace culturel originel, c'est-à-dire permettre à Yasmina Khadra de parler en arabe.

(Endnotes)

1 Yasmina Khadra. A quoi rêvent les loups, éditions Julliard Pocket.1999.

2 بم خلم الذئاب. ياسمينه خضرة. ترجمة أمين الزاوي. دار الغرب ط 1 2002.

3 Amine Zaoui, la femme, la ville, la langue et l'abime de l'écriture. In Subversion du réel : stratégies esthétiques dans la littérature algérienne contemporaine. Col. Etudes littéraires maghrébines, n°16. P128.

4 Katharina Reiss, La Critique des Traductions ses possibilités et ses Limites : Catégories et critères pour une évaluation pertinente des traductions, tr. Catherine Bocquet, Artois Presses Université, 2002.

5 St Thomas d'Aquin, Somme théologique, tomes 1 et 2. Nouvelle traduction. Paris, Les Editions du Cerf, 1984 (23 X 19 cm), 966 et 827 pages.